

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1980)

Heft: 4

Artikel: La grappe et la coupe

Autor: Pourrat, Henri / D.J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA GRAPPE ET LA COUPE

«On aime ces hommes par *situation*. On les aime simplement d'être, d'une amitié élémentaire.»

C.-F. Ramuz: *Besoin de grandeur.*

Henri Pourrat, qui a découvert Ramuz en lisant Aimé Pache dans la Revue hebdomadaire et qui le suit d'œuvre en œuvre, le considère d'emblée comme un maître auquel demander des conseils et la solidité d'un exemple vivant. Quand ils entrent en contact, à la suite d'un article de Pourrat sur «Ramuz ou le neveu de Rousseau chez les vigneron» (Journal littéraire, 25 octobre 1924), Ramuz, de son côté, voit son hypothèse de travail confirmée: c'est bien du particulier qu'on part pour arriver au général, du local pour arriver à l'universel. «Je crois, Monsieur, écrit Ramuz à Pourrat le 29 octobre 1924, que nous pouvons nous entendre; je suis un terrien, et ce que je cherche à exprimer c'est la terre, avec ce qui en sort, et ce qu'elle porte: c'est-à-dire tout...»

Au printemps de 1926, Ramuz, accompagné de Paul Budry et d'Henry Bischoff, entreprend un «petit tour de France» qui doit lui faire connaître les paysans du Centre et qui sera aussi une visite à quelques écrivains du terroir. Leur voyage se réduit finalement à l'Auvergne où ils rencontrent Henri Pourrat qui les accueille plus que chaleureusement. Il est raconté, sur le mode burlesque, par Paul Budry dans Trois Hommes dans une Talbot. L'écrivain d'Ambert, sédentaire par nécessité et attaché à la lourde tâche de construire son œuvre, ne connaît le pays de Ramuz que par ses livres; il le rêve, il l'imagine, il le recompose à distance. Mais homme de contact et de généreuse présence, il n'a de cesse de confronter son rêve à la réalité. Ramuz aurait-il plus transposé son pays que Cézanne le sien? Pourrat fait le voyage de Suisse au printemps de 1948, après la mort de Ramuz seulement; il se heurte partout cependant à la tenace présence de l'écrivain vaudois, et c'est comme s'il relisait son œuvre à livre ouvert.

Dès son retour à Ambert, Pourrat entreprend la relation de son voyage, du 24 mai 1948 au 5 janvier 1949. Il l'intitule d'abord «Voyage en Romandie», puis «La Partie de printemps». Il songe à la soumettre à ses amis, les Louis Buchet-Ramuz, qui l'ont reçu et guidé par monts et

par vaux: «Qu'allez-vous penser de cette grosse touffe, leur écrit-il le 6 décembre 1948? Je suis certain qu'une lecture par quelqu'un du pays est très nécessaire. Des erreurs de détail ont pu se glisser; ou des choses mal vues, qui feront sourire. Ou encore d'autres qui choqueront. Je demande quelque liberté, et de pouvoir tout dire, — du reste les lumières ne sont en valeur que si l'on a marqué des ombres.»

Son manuscrit est énorme, «se perdant un peu dans les broussailles et s'y embarrassant». «Il faut du recul, écrit-il à Maurice Blanc le 2 mai 1952, et peut-être surtout à nous autres, Auvergnats, qui sommes tardifs.» C'est ainsi qu'il fait paraître un portrait des six villes suisses qu'il a visitées: Lausanne, Genève, Neuchâtel, Berne, Fribourg et Sion, Europe et Paradis (Albin Michel, Paris, 1955). Il a mis à part, dans l'espoir d'en faire un livre important, «tout ce qui a trait à Ramuz, au vignoble, au lac, enfin à son pays», soit le chapitre II de son manuscrit, d'une cinquantaine de pages environ, et qui a pour titre l'emblème des Cahiers vaudois.

C'est ce texte-là que vous allez lire, resté inédit jusqu'à ce jour. Manuscrit de premier jet, il est écrit au courant de la plume et Henri Pourrat avait l'intention de le remanier et de l'alléger, comme il l'écrit à Maurice Blanc. C'est pourquoi nous nous sommes permis de faire quelques coupures, notamment dans les parties descriptives ou dans certains alinéas presque entièrement composés de citations, en particulier tirées de Découverte du monde; celles-ci soulignent assurément la similitude de pensée et l'accord profond des deux écrivains. Par ailleurs, nous avons donné au complet les noms des personnes citées par Pourrat bien que des initiales figurent le plus souvent dans le manuscrit. Nous avons aussi apporté quelques menues rectifications de détail que l'écrivain aurait lui-même faites s'il avait préparé son texte pour l'impression.

Nous exprimons notre vive gratitude à M^{me} Annette Luras-Pourrat et à M. Claude Pourrat, les enfants de l'écrivain, qui nous ont autorisés à publier ce texte. Notre reconnaissance va également à M^{le} Suzanne Montagne, la responsable du Centre Henri-Pourrat à Clermont-Ferrand, où est conservé ce manuscrit, et à M^{le} José-Flore Tappy, notre collaboratrice de tous les jours au Centre de recherches sur les Lettres romandes.

C'est le professeur Gilbert Guisan qui avait souhaité voir en tête de ce cahier consacré à des auteurs romands cet hommage à Ramuz, qui lui permettait de saluer en même temps la mémoire de l'écrivain auvergnat et de rester fidèle à des amitiés, nouées dans et par les livres, par-delà le temps et l'espace. Nous le lui dédions.

D.J.

LA GRAPPE ET LA COUPE

Un pays bâti à la main

C'est Maurice Blanc qui nous a introduits au pays de Lavaux, dans ce qu'on nomme le vignoble, et qui est le coin même de Ramuz.

Maurice Blanc a publié sur Lavaux un étonnant album. J'avais encore ces photos dans l'œil¹. — Quand le photographe, par le jeu des éclairages sait donner à son objet un chiffre, alors, il devient autre chose qu'un photographe.

Le temps est clair, aujourd'hui, et quel soleil. Au sortir de la petite gare, on respire une odeur de buis en fleur, une senteur de végétal et de miel, simple, comme celle du premier printemps sur les collines. Simple, mais avec son arôme à soi: particulière, muscate. Elle allège l'air. Elle s'accorde avec ces tons légers des chemins, de leurs murettes, des pentes en parcelles cloisonnées, parties à la rencontre des montagnes vers le large du lac.

Nous allons monter, puis redescendre par les vignes, et par les brises de mars. Ramuz l'a marqué: ce paysage est refait de main d'homme: tout, terre-pleins et rampes dans des caisses de pierres. Le terrain est nu, et ne porte, de mur en mur, qu'un hérisslement d'échalas. Ici et là, ils sont de bois encore, et la fibre du sapin reste chose naturelle; mais de plus en plus ce sont des piquets de fer, creusés en rigole. Un pays donc entièrement contre nature. Et ce bâti de géométries irrégulières va ainsi, sur des kilomètres, jusque dans le Valais, la vallée du Rhône, qui arrive au levant par là, du bout du lac. Devant cette besogne énorme dans les âges, tout cet étagement aux terres remontées à la hotte et remises derrière leurs parapets quand elles ont ruisselé sous quelque orage, on s'étonne.

[...]

Nous avons quitté la route pour être mieux au vignoble. Il fait de plus en plus clair, il fait de plus en plus chaud. Et nous allons, cherchant la vue, à la file, par d'étroites sentes, ou des escaliers lissés, qui glissent.

¹ *Lavaux*, trente photographies originales de Maurice Blanc avec des textes de C.-F. Ramuz, Librairie centrale et universitaire V. Porchet, Lausanne, 1937.

Maurice Blanc, lié d'amitié avec Henri Pourrat dès 1938, s'est chargé de recevoir l'écrivain et sa famille lors de leur séjour en Suisse en 1948.

Voir *Sur la route des hauts jardins*, Ed. Etudes de Lettres, Lausanne, 1979, lettre 41 note 3, p. 69.

Quels espaces sur ces côtes qui se relèvent doucement, creusées, comme tirées hors de la nappe bleue; et leur avancement, au bout du chemin, fait promontoire. Plus avant, le développement des alpes se porte à la rencontre d'autres côtes; et dans les fonds, des alpes encore se dressent, en lointains abrupts de roches aux têtes déchiquetées et enneigées.

Il n'est que trois heures. Le raisin doit bien mûrir, sur ces terrasses ainsi assises au soleil. Ce grand site de murettes courant et de pentes couchées, tout de pierres sèches et de terre nue, c'est le vaste, vaste escalier à cent gradins du bon ouvrage.

A la sueur de ton front, tu gagneras ton pain. L'homme a à remonter une rude pente, mais en la remontant il exerce ses muscles, son courage, son intelligence. Il se fait lui-même, plus encore qu'il ne fait la besogne, et il débouche là-haut dans un royaume clair.

Peinant, suant, les vignerons ont dû sentir sur cette côte quelque chose de cela, et ceux même qui se souvenaient mal de leur bible. Tout est si net dans le soleil, du caillou sous le cep à ces dents des alpes, sur le ciel, qu'on le sent: le labeur, c'est la carrière de l'homme. Il y a ici pour vous passer près du cœur, je ne sais quel chant presque silencieux: celui de l'effort et de la confiance.

Le balcon de la contemplation

Mais ces immenses degrés de clarté dans le plein après-midi, c'est autre chose encore.

Car devant nous, nous avons cette vue. Le pays de Lavaux, ce n'est pas seulement les terre-pleins du travail, mais le balcon d'une contemplation. Voici le Léman, et ces monts, — qui ne sont que des préalpes, dit Blanc, leurs neiges bientôt disparaîtront sous le soleil, — il n'y a de glacier qu'à 2600 mètres. Se présente tout un romantisme de grandes formes montantes, ces corps géants de granit et de gneiss que la Terre a poussés, avant de fabriquer le sapin, la vache, le pâtre. Et tout un romantisme aussi de bleus en fleur, de la pervenche à l'aimez-moi, bleus des ondes, bleu des lointains, bleu de l'après-midi.

Le lac est bleu, sauf sur son bord où, de ce belvédère, on voit l'eau verdâtre en sa transparence noyer des blocs de pierre. Sous les monts, dont la roche, du milieu des neiges reprend sa dureté déchirée de minéral, le lac aux belles courbes, que lustre un reflet de soleil, semble une nature féminine. La roche, c'est l'élémentaire rigide qui se fracasse sans vivre; et l'eau, c'est l'élémentaire fluide qui porte la vie. Les deux font une espèce de grande féerie bleuissante que voilà, proposant à qui saura l'entendre la plus haute des destinées.

Du haut de ces préalpes, des siècles de siècles nous contemplent. Et toute cette histoire de la Création ne va-t-elle pas à quelque débouché sur l'espace?²

Sous les Alpes de Savoie, au contre-jour du Sud, la rive française est dans l'ombre. Et cette ombre comme une brume se confond avec le lac. Saint-Gingolph, à peine visible en semis de graviers, fait l'effet d'une cité lacustre bâtie sur pilotis.

Du côté du petit lac, du côté de Genève et du soir, un double soleil miroitant s'élargit sur les eaux. Mais entre des caps bas et bleuâtres, avancés en presqu'îles, tout s'abaisse, s'en va, se défait, mangé par la lumière.

Les yeux éblouis reviennent à ce qu'ils ont devant eux: les poules d'eau, le bateau blanc, qui traîne un sillage pareil à un énorme câble sombre, halant l'eau à beaux plis incurvés. Ou bien, sous le meilleur éclairage, celui de l'Est, nous cherchons les localités de luxe, Vevey, Montreux, le continu grainetis blanc des hôtels, des palaces; et plus loin c'est Chillon, et plus loin des carrières; puis le plat de l'arrivée du Rhône, où se dresse un édifice minuscule, usine de ciment, je crois, ou installation pour drague? Mais si l'on s'attarde ainsi à des détails, c'est pour continuer de promener l'œil sur tout ceci: ces neiges et ces cassures qui plongent roide vers les eaux, ces rives douces, la chose qu'a faite la Création et ce qu'en ont fait les hommes, avec leurs villes sur ses bords, et leurs poèmes dans les livres: tant de vies, tant de vie, et ce bleuissement du lac, des alpes, de l'espace, et ce silence de grandeur.

C'est vrai que tout est silence, ce samedi soir. Blanc nous le fait remarquer: pas un vigneron dans les vignes. Nous n'en verrons qu'un, mais qui en vaut vingt, dans le village: un pompier retour de la manœu-

² L'ouverture d'*Europe et Paradis* est consacrée au thème de la création, thème qui sous-tend toutes les réflexions de Pourrat dans ses pages:

«Dans ces prés-vergers, à la fin de mars, on est forcé de se dire qu'il y a encore un espoir sur la pauvre planète.

Les poètes sont ceux que cet espoir a éveillés, même s'ils ne savent pas bien y croire. La Création reste cette allusion au Paradis perdu. Elle prépare l'homme à entendre ce que le Créateur désire lui faire imaginer du Royaume et de sa voie. — La vérité ne se reconnaît-elle pas à cette lumière sur elle, comme la plante à sa fleur, l'année à son printemps?

Une promesse est éternellement faite, qu'on peut quelquefois saisir à neuf heures du matin dans les montagnes. De leur souffle sans mots, les fleurs annoncent la merveille. A qui voudra, ainsi alerté, d'entendre alors le grand langage solaire qui ose tout promettre aux hommes» (pp. 9-10).

vre: sous le casque à cimier de cuivre, tout de bleu et la hache pendue à une ceinture bleue et rouge...

A Pully, du wagon, nous entrevoyons les personnages de Ramuz: une belle fille, un vigneron, deux ménagères... Ramuz qui ne voulait pas se satisfaire de ses romans, Ramuz qui a travaillé le problème de l'effort humain, de l'art humain. Et il est là, maintenant, dans le petit cimetière que Blanc essaie de nous montrer au passage.

[...]

De la libération

Je me rappelle ce dîner dans une petite ville entre Genève et Lausanne. C'était un peu tard dans la nuit. Nous avions dû parler de Ramuz. Sa mémoire nous unissait tous. Parler de son séjour à Paris, où il a vécu des années, — et c'est Paris qui l'a libéré, qui lui a enseigné qu'il n'avait pas à se faire autre qu'il était, qu'il pouvait oser être soi... Au retour, il s'est installé en plein vignoble, au Treytorrens, une grande maison de vignerons qui trempe son pied dans le lac même. — Je l'ai vue, au-dessous de la tour ruinée de Marsens. J'ai vu aussi celle que Stravinsky habitait au-dessus, au bord de la route. C'est là qu'ils ont fait *l'Histoire du soldat*.

Les *Souvenirs sur Igor Stravinsky* disent ce que lui a dû Ramuz. Mais c'est Paris qui a été sa libération.

Il fallait donc une libération? La conversation de ce soir-là me revient. Je revois sur la table un plat de copeaux rouges, minces jusqu'à la transparence, — ce bœuf fumé du Valais, qui semble du jambon fumé. Une nature, comme les pâtes de fruits paysannes du Tessin, ou comme le raisiné du Valais, fait de pommes et de poires, prunes et grappes, cuits ensemble deux jours. Il y avait aussi des pâtes à l'italienne, et d'autres choses, et des bouteilles, des bouteilles... Mais ce n'était pas pour céder à cette actualité-là qu'on parlait des *Nourritures terrestres*.

«Vous imaginez mal ce que ce livre a été pour nous, disait avec une véhémence insistante un grand jeune homme blond. Non, vous ne pouvez pas savoir quelle libération nous a apportée Gide...» Précisément, je ne peux pas. Les *Nourritures*? Cette sensualité qui devient un sensualisme? J'entends développer le thème sans entrer dans ce qui fut pour celui qui parle, pour ses compagnons, un vivant événement. Il parle au nom de toute une génération de protestants. Maurice Blanc, avec un sourire de coin, — il doit nous trouver simples, facilement contentés—, m'a dit déjà en Auvergne, m'a redit ici que je ne peux pas concevoir comme tout est difficile à un protestant; et lui-même difficile à tout, pesant sur tout et sentant tout peser sur lui. Fermé, insiste-t-il, bouclé,

cadenassé; l'homme seul! Celui de la comparution devant soi-même, et du débat avec soi-même. Jean-Jacques, Obermann, Amiel, Ramuz, aussi. Ramuz, si replié.

Ramuz s'est refait un univers. Il s'est nourri de la terre et de son mystère, sans nourritures terrestres. Ramuz n'a pas eu besoin de ce livre. Mais ces jeunes calvinistes, eux, ont eu besoin de Gide.

On discute fort, avec beaucoup d'entrain, et Paul Budry, mordant, rieur, est tout déchaîné.

Le Suisse trait sa vache et vit paisiblement.³

Comme le père Hugo était trompé! Il a fallu Gide pour faire redécouvrir le lait de la terre à ces garçons de l'alpe et du lac. Et ils ne se sont pas fait une vie si paisible: hérissée de difficultés intérieures, au contraire, frémisante d'inquiétude.

D'instinct je verrais les choses comme Vialatte quand il me disait à Ambert⁴: «Demander à un écrivain des leçons de vie? On peut en demander à des gens parce qu'on les voit vivre: à une sœur de charité, à un facteur rural... Mais prendre un homme pour guide parce qu'il a su écrire! Pourquoi ne pas lui demander de vous apprendre à nager, aussi, et de vous apprendre à tenir votre fourchette? Alors, parce qu'il écrit en français... Non, c'est fou!»

Mais il s'agit d'autre chose. On ne va pas à un homme parce qu'il a bien moulé ses lettres. On va à lui parce qu'il a mis en leur plein jour ces difficultés qu'on avait dans le cœur et qu'il a fait sentir comme on les surmonte. Il a été celui qui exprime. Celui-là est un maître-écrivain et devient fatallement un maître spirituel.

L'homme libre

C'est assez beau, ce romantisme helvétique, travaillé d'inquiétude, de doute sur soi, de reprises dans la ténacité, qu'on sent congénital, infus dans le sang même. Gide s'est tout autant trompé que Hugo, quand il a écrit de la Suisse qu'elle est un vigoureux rosier vert sans roses et sans épines. Sans épines? Que lui faut-il? Jean-Jacques, Obermann, Benjamin Constant, Amiel, pour ne parler que des Romands; et hier Ramuz, avec toutes ces échardes sous la peau, ce frémissement d'écorché...

³ Vers déjà cité par Pourrat dans *Europe et Paradis* pour marquer les distances: «Les littérateurs français ont toujours aimé inventer une Suisse bien rurale, aux antipodes de Paris et qu'ils puissent admirer en passant avec un certain sourire» (p. 98).

⁴ Alexandre Vialatte (1901-1971), traducteur de renom et romancier. Ami d'enfance de Paul et Henri Pourrat à Ambert.

Voir aussi *Sur la route des hauts jardins*, op. cit., lettre 38, pp. 63-64.

Et sans roses? Sans poètes, alors? On peut s'en tenir à ceux que je viens d'énumérer: c'est un bouquet assez glorieux. On peut aussi songer à d'autres.

Gide estime peut-être que ce n'est pas assez, Rousseau, ceux-là? Mais en regard de la Romandie, les provinces et la capitale sont-elles plus riches? En Auvergne, il y a eu Pascal. Et puis? Je ne parle pas de Delille. Il faut se mettre sur le plan de la Vision, non sur celui de la versification. Et les roses restent une rareté. Déjà bien beau qu'il y ait des feuilles vraiment vertes.

Toujours, partout, sont rares les poètes, les hommes à parfum de rose; et aussi les moralistes aigus, les hommes à épines. Les hommes tout court. Ramuz me le disait, en 1925. «La difficulté, en province, c'est qu'il y a peu d'hommes.»

Ici, en son canton de Vaud, dans «une province qui n'en est pas une», j'ai plutôt le sentiment qu'il exagérait, par gentillesse pour nos provinces françaises, sans cesse vidées par Paris. Lui, il a été un homme, et qui ne cherche rien qu'à servir le vrai. A tous risques. En indépendant qui, avec une intransigeance totale, dit ce qu'il a vu. Il n'a jamais dû gagner beaucoup de billets; la question d'argent se posait sans cesse. Mais ce n'était pas là la question pour lui. La question, c'était d'exprimer. Pour blason, en vigneron, il avait pris la main qui presse une grappe au-dessus d'une coupe, — la grappe et la coupe, le vignoble et le lac — , avec cette devise: *j'exprime*. Exprimer ce qui faisait la vie de son peuple, et tout ce qu'il croyait voir des rapports de l'homme et de la Création. Etre cette pensée consciente, et cette voix de sa terre.

Sur le lac

Il semble que Ramuz soit beaucoup plus l'homme du vignoble que l'homme du Léman.

Mais voisine-t-on impunément avec un lac?

A Ambert: «Qu'est-ce qui manque ici? disait Vialatte. Seulement une étendue d'eau. Imagine ce que ce serait d'avoir à ses pieds ce paysage redoublé et lustré, avec au milieu toutes les campagnes du ciel, comme un second ciel ouvert dans la terre. Un lac, c'est tout de suite la Méditerranée, le bleu, les embarcations, la vitesse, les drapeaux qui claquent, le vent dans les cheveux, enfin tout un appel de fraîcheur. Il faut agiter le pays! Nous exigerons des pouvoirs publics qu'ils réobturent les gorges de la Dore à la Tour-Goyon. Nous referons du Livradois le lac couleur du temps qu'il était au temps des fées!»

Claude et Annette le sentent⁵: à Lausanne ils ont droit au lac. On ne veut pas leur laisser prendre une barque pour le traverser? Eh bien alors, qu'on leur donne un de ces grands bateaux blancs à roues motrices!

C'est ce que les Blanc veulent faire: nous piloter sur le lac comme dans le vignoble.

Par chance on a en cet avant-printemps un soleil rayonnant, clair et beau. Les platanes d'Ouchy sont pareils à d'énormes souches de vigne gris-pâle. Il y a déjà foule à l'embarcadère, autour du pavillon des billets. Le bateau blanc porte trois drapeaux à sa drisse: Vaud, vert et blanc, Genève, jaune et rouge, et Valais, rouge et blanc. Tout est blancheur, espace, fête de couleurs dans le grand jour. Enfin tout semble partir dans le soleil pour des vacances, comme la jeune fille en blanc derrière la barrière blanche d'un parc, que les cinéastes montrent inévitablement, une gerbe de fleurs dans les bras, pour symboliser la jeunesse et ses beaux départs. Il fait si clair devant le Léman que, même en cette fin de mars 1948, tout semble plein d'espoir.

On est parti: les quatre matelots qu'on voit, en casquette et vareuse à boutons d'or, ont l'air de capitaines.

Mais le vrai capitaine, il est là-haut, sur la dunette. Rouge et blond, massif et placide, corpulent et puissant. Il fume son cigare, il domine et il regarde au loin. Peut-être faut-il qu'il veille à tout. Des fonds rocheux obligent à s'écartier de la rive. Il y a des précautions à prendre, je ne sais quels risques à parer. Là-haut, la tête droite, parfaitement seul et taciturne, le capitaine contemple l'étendue. Sans autre geste que de fumer le cigare et d'être le capitaine. Il navigue et ne gouverne pas. Les destins lui ont demandé d'être une figure de l'*homo helveticus* qui, triomphant des éléments par son sérieux, vogue sans en faire autrement état sur la source même et le berceau du romantisme.

Ramuz est né ici; il a vécu toute sa vie sur ces bords mêmes; et comme il est peu romantique! Ou alors d'un romantisme sourd et puissant qui craint plus que tout l'emphase. Mais n'y a-t-il pas en son œuvre un grand mouvement de cœur pour porter tout de l'avant, une passion couverte qui a fait tout son sort?

Le bateau doit filer un joli nombre de noeuds. L'air fouette; il fait très frais, même dans le soleil. Le vent de la course fleurit la mine des petits Blanc, celle aussi de Madame Blanc, toute belle, toute fine dans son style de fraîcheur rustique bien accordé à ce plein air montagnard. Les drapeaux se sont mis à battre, éployés, plissés, pleins de brise, comme des ailes de gerfauts. Claude et Annette s'installent tout à l'avant, à l'extrême proue. Les passagers sont une affluence navigante, plus

⁵ Claude et Annette, les enfants de l'écrivain, étaient du voyage.

diversifiée qu'une foule ordinaire. Un fond de grosses dames évidemment, ou de jeunes personnes, et de messieurs tels quels; mais aussi un étudiant chinois, des personnes indoues, birmanes, empaquetées de soieries, des couples exotiques, tous très loin du monde ramuzien. Des officiers aussi, — celui-ci avec beaucoup de bleu ciel est un médecin —, un missionnaire barbu, des sœurs coiffées de capuces qui ont de beaux visages graves et gais, toute une troupe d'orphelins ou simplement de pensionnaires autour d'elles; et des amoureux, luxe ou demi-luxe, en vignettes de keepsake: une matité de traits fins sous des cheveux en aile de corbeau, ou les belles boucles blondes, roulant contre la joue d'un visage en amande.

(Ces deux-ci semblent en pleine crise: elle, le sein gonflé de soupirs, avançant la figure, avec une espèce de supplication contenue, elle cherche ses yeux, à lui, qui les détourne, perdu dans une tristesse sans bords, et tout à contempler leur fatalité... Que le lac les assiste, et ces drapeaux claquant, ces mouettes volant.)

Mais parfois, ce n'est qu'un canard, alors au ras de l'eau. Des canots à moteur, à demi soulevés, filent en fendant l'onde. D'autres passent, plus sages, dont les rameurs peinent. Les sillages s'emmêlent. Des bouées dansent, en boules de couleur, les bouées des filets, ou des amarres faites d'un cylindre à goudron.

De Lausanne à Chillon

Les rivages défilent: les modestes qui se contentent d'ombrager leur terrasse d'un sapin, d'un bouleau; les superbes, c'est d'un cèdre, d'un saule pleureur. Agréable mélange de mails et de palaces. Pully, — on entrevoit le cimetière où est Ramuz, puis la façade rose de la Muette, à gauche, sous l'église et son clocheton en aiguille. Je n'aurais pas du tout imaginé Ramuz dans ce coin de plaisance, ayant sous les yeux ce site si fameux, ces bords de la *Nouvelle Héloïse* et de *Childe Harold*, ces perspectives et ces Alpes. — Lutry, Cully... Le vignoble... Le Treytorrens, — et là on voit bien Ramuz isolé, au ras de l'eau et au milieu des vignes; non plus devant un panorama signalé, mais au milieu de la grande et campagnarde Crédation. Le vignoble encore... Puis de nouveau les parages à saules souples dans un style d'estampe 1830. Des pensions, des maisons de campagne.

[...]

Jean-Jacques est fils du lac, plus que de la montagne. Mais c'était pour tourner l'épaule à la vie qu'il lui fallait devant lui ses étendues de cristal azuré. Le Léman garde ce renom d'être le plus bleu de tous les

lacs. Là devant, le monde n'est plus qu'un reflet, sans directe utilité, le contraire d'un terrain d'action.

Depuis cent ans, la *Nouvelle Héloïse* a perdu de son efficace. — La poésie de Rousseau, on la trouve dans ce qui garde le goût même de ses jours: les *Confessions* ou les *Rêveries d'un Promeneur solitaire*. Les enchantements de Julie nous enchantent moins. Ils étaient nécessaires à leur époque, sans doute. Il est bon que de siècle en siècle soit rappelée à l'espèce humaine la grande promesse de paradis. Ramuz, lui aussi, aura transmis le message. Avec, même, la fraîcheur originelle d'un retour aux sources. Les magies romantiques peuvent laisser beaucoup plus en doute. — Quelquefois cependant le témoignage a été direct. Ainsi, j'y reviens, de celui d'Obermann: «Une jonquille était fleurie. C'est la plus forte expression du désir. C'était le premier parfum de l'année. Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme.»⁶

Et en cette après-midi de printemps, on se demande si l'homme pourrait trouver des bords plus bleuissants pour y voir descendre, même au milieu des promeneurs du dimanche, ce qu'Obermann a nommé «le fantôme du monde idéal».

[...]

Les Alpes et leur fleuve

Regardons les montagnes. Plus haut que les palaces, dans chaque creux vert, on voit un chalet pareil à une ruche. Le siège du Mouvement d'Oxford est une belle chose; cependant, c'est peut-être en une de ces maisonnettes que mûrit dans la tête d'un homme de pensée ou d'un pâtre le grand secret de l'amitié à faire.

Ici, les flancs rapides des monts sont noirâtres; là, roussâtres. On les croit toutes sauvages, ces campagnes quasi verticales; mais à bien regarder, on les voit domestiquées par le Suisse ingénieux. Dans la toison des sapins, des balafres courrent jusqu'à l'os, et ces sillages rectilignes marquent qu'on doit par là faire glisser des troncs d'arbres. La tignasse des hêtres, elle, est mouchetée de vert pâle, par des têtes d'ormeaux en fleur plantés régulièrement. Quelle technique forestière. Ainsi, même cette nature alpestre est exploitée comme un domaine.

Dans le Sud, la lumière nous voilait le Valais. Il apparaît. Du moins voit-on la langue des terres apportées par le Rhône; et la Dent du Midi, en suspens dans les airs, y inscrit sa multiple cime par les lueurs qui frappent leurs déchiquetures éclatantes. Dans ce fond du lac, de toutes

⁶ Senancour, *Obermann*, lettre XXX, troisième année (Ed. Arthaud, Grenoble-Paris, 1947, t. I, p. 113).

parts, surgissent les grandes présences, minérales et solennelles. La terre s'est dressée; qu'entend-elle demander à l'homme, quel effort, qui n'est plus son effort agricole? Que lui veulent-elles, ces énormes créatures inutiles, faites en gris et bleu, de la chair même de l'espace et du songe?

Comme elles s'imposent à un pays. Après tout, le parti-pris de Ramuz contre elles n'a-t-il pas été un peu intellectuel? Une attitude de jeunesse? Car plus tard il en est revenu. D'abord il a tenu à négliger ces alpes. Ensuite, il lui a semblé qu'elles avaient une parole à dire.

«Je pars de la réalité des choses et vais à leur explication dans l'insatisfaction des choses; puis je redescends d'elle aux choses à cause d'une insatisfaction plus grande. Aller, retour. Aucune solution.»⁷ Voilà le vignoble, la terrienne réalité de ses lopins sur la côte et de l'effort humain; et l'inquiétude qui demeure, la peur et le désir; et le bleu de ces monts, comme la vraie patrie de l'âme sa terre promise. Mais si la promesse n'est pas tenue?

Peut-être tel ou tel scoliaste a-t-il raison et faut-il voir là le fond du drame ramuzien?

N'être que terrien, paysan et classique? Etre aussi romantique?
Et si c'était une même chose?

Les forces telluriques ont joué, l'écorce terrestre s'est contractée et les monts, monstrueusement ont monté par le milieu de l'air.

Le Rhône au contraire s'est étalé dans la fosse laissée entre eux. Sa furie furieuse a tourné à l'étendue, à la décantation, à la paix de l'azur. Roche et Rhône par un travail inverse, ne font qu'un romantisme, semblablement qu'un classicisme. Il faut, comme l'a senti Ramuz, la soumission à la terre, aux saisons, aux trois règnes. Il faut la culture paysanne, — et les techniques industrielles n'en sont que les filles. Et il faut l'inquiétude, l'espérance, la foi en cette promesse qui se lève magiquement entre terre et ciel. Il faut la terre brune du lopin où vont pousser le blé, la vigne; et il faut ce bleu en fleur de la montagne, au bout de l'horizon, comme un empire céleste.

Mais peut-être tout tient-il en un seul maître-mot: Nature.

[...]

A la Muette

Après le Treytorrens, — l's ne se fait pas sentir, on prononce Treytorran, comme Sottens se dit Sottan —, Ramuz, — le z non plus ne se fait pas sentir —, a habité l'Acacia, à Cour, qui joint Lausanne. En 1927

⁷ C.-F. Ramuz, *Une Main*, in *Œuvres complètes* (Mermod, Lausanne, 1940-1941), t. XVI, pp. 47-48.

enfin il a pu acheter une maison, la Muette, à Pully — il faut mouiller ces l, Pulliy.

Pully aussi fait partie de Lausanne. Un village dans une ville d'eaux, comme les valeurs paysannes sauvegardées au sein de la civilisation industrielle, comme l'œuvre de Ramuz au milieu de la production littéraire contemporaine. Des quartiers de plaisance, on passe à Pully sans s'en apercevoir. Cette avenue de villas où les forsythias, les fusains, les lauriers jettent leurs lueurs au pied des saules balançant, ou près des majestueux cyprès, c'est déjà la commune des vignerons.

Devant l'église, les platanes ombragent les bancs pleins des gens du dimanche. Ces platanes, comme ceux d'Ouchy, sont taillés en parasol, et leurs gros bras bossués, gris sur gris — certains dogues sont ainsi tachetés — avant même de porter des rejets et des feuilles donnent une ombre assez large. On est bien là, par cette après-midi de printemps qui met tout en lumière. On a vue sur le lac et ses alpes françaises, et jusqu'aux fonds, là-bas, vers l'arrivée du Rhône. Un dimanche un peu trop peuplé et désœuvré, mais léger, mais tranquille; et l'espace s'ouvre devant cette esplanade. Elle est si parlante, la finesse de cette clarté: la précision de chaque détail, — rivage, villas, villes au loin, rampes de forêts et de rocs, fuite des cimes de pierre et de neige —, s'y allège jusqu'à ne plus sembler que son propre rêve dans un univers bienheureux.

La Muette n'est qu'à trois pas. Au passage, dans la rue en pente, M^{me} Buchet-Ramuz désigne l'endroit où son frère s'est cassé le poignet. — Il a rapporté cette expérience dans *Une Main*. — Ramuz ne sortait guère. Son jardin lui suffisait. Mais il faisait ses courses dans le village, allait chez la boulangère, chez le marchand de tabac. Ou bien il allait dans la campagne, au-dessus du vignoble. — A Pully, chaque vigneron a un petit bien, par là-haut, plus haut que les vignes, des terres qui font de lui un paysan.

La Muette, — la mute, la meute —, c'était peut-être dans un temps un pavillon de chasse. La maison doit dater du XVIII^e siècle. Elle est peinte d'un curieux rose et vert d'imagerie.

Tout serait clos, — M^{me} Ramuz absente, à Prague, chez sa fille —, si le frère de Ramuz n'avait bien voulu nous attendre, nous ouvrir la porte. L'étrange chose de revoir Ramuz plus grand, plus en chair, avec une coupe de cheveux et de visage un peu autre. Mais son chiffre même, je le retrouve sur des traits féminins, et son regard, plus apaisé, plus adouci. Le regard de Ramuz, un peu inquiet, allait aux choses, s'en emparait, et cependant restait tourné vers le dedans, sur la pensée qui se forme... Ici, devant un frère et une sœur, je suis singulièrement près de Ramuz disparu. Une présence, et qui serre la gorge.

Sa maison. Le corridor nu; et là doit être son cabinet de travail. On me l'a décrit: les amas de livres, le divan fatigué, — il se tenait toujours dans le coin effondré, il n'avait même pas voulu qu'on le réparât —, et par la fenêtre il ne voyait que son cognassier à plusieurs troncs, peut-être sous les branches un morceau du lac avec quelque bateau qui passe. Il couchait au-dessus, — cette fenêtre à l'angle haut de l'étage est celle de sa chambre —, dans une cellule de moine.

Le jardin, un coin d'ombre avec des poignées de corolles blanches, jaunes, et des percées lumineuses sur le lac: un vrai «jardin secret». Petit mais multiple, compartimenté sous ses grands arbres, fourré de lierre, peuplé d'arbustes, — le romarin déjà a fleuri; et des fleurs parsèment le gazon, crocus ou primevères. Les prunus aussi sont en fleur, d'un rose très pâle dans leur feuille d'un brun pourpre.

Mais du romarin, le romarin des chansons! C'est comme si nous étions entrés dans une Provence qui n'aurait qu'une calanque, mais y rassemblerait tout un ciel de Touraine, entre des Alpilles vingt fois plus ardues.

Le jardinier

Voilà le jardin de Ramuz où l'on est comme au cœur de la France, et pourtant hors de France, et quasi hors du monde... Il y a, le jouxtant, une petite cour à buanderie ou resserre, ancienne et plaisante, et aussi un triangle d'herbe. C'était là qu'il faisait ses feux et qu'il apprenait à monsieur Paul à les faire. — Monsieur Paul, son petit-fils, et lui seul, avait le droit de tout faire, ici, même de jeter les manuscrits par la fenêtre. — Ramuz aimait émonder les arbres, nettoyer, râtelier, — au fond, ce serait cela, la carrière de l'homme, parfaire la nature. Puis il tirait à cette place le tas de bois mort et de fanes, il l'allumait, il regardait se tor dre et se sauver la fumée, en boules jaunes; enfin, avec une sorte de claquement et de bondissement, la flamme part; un instant la flamme... Ainsi l'homme plein de pensées, de songes, d'histoires à écrire, avec sa façon à lui de reconstruire l'univers, quelquefois, les soirs faisait cette humble besogne de jardinier, son petit office d'habitant de ce coin.

Ramuz avait une préférence pour le travail de nettoyage et d'essartage. Goût des simplifications. Goût de mettre hors d'atteinte des regards humains ce qui a été fibre vivante et tressaillante? La vie vraie a droit, pour finir, à quelque peu de nuit, comme si elle rentrait au sein d'une plus large mère.

Le paysan, l'homme de l'antique civilisation, c'est celui qui peut se suffire; celui qui vit seul, qui imagine mal de vivre autrement que seul. Il est l'homme de la Création, et il a le sentiment que tout ce qui compte,

tout ce qui vit, se fait du dedans, dans les natures, sans qu'il y puisse, lui, intervenir beaucoup. Et l'homme de la civilisation nouvelle, au contraire, voyant ce qu'ont pu ses fabrications, s'est mis à attendre tout de la technique. Il ne voit même plus le mystère en action sous ses yeux, — celui qui va par exemple de la graine à la plante, de la plante à la graine. Il oublie de constater, — l'homme de la rue —, la supériorité de la chose née sur la chose fabriquée. Il croirait même, faute d'y réfléchir, à la supériorité de celle-ci sur celle-là.

Ramuz aimait réfléchir sur ces questions de la Création et de la fabrication. Il a été un homme de cette époque, un homme qui admire les techniques, qui croit qu'il y aura à les pousser plus loin. Mais de fond, n'a-t-il pas été un paysan, un homme qui a le sens et le besoin du mystère? Son tempérament l'y portait, en retraite et en recul, gêné, secret, fermé. Et il s'en est fait une pensée.

Il est l'homme d'un retour à la nature, mais d'une nature plus profonde et plus déliée que celle de Jean-Jacques. En gros, pour aller vite, Jean-Jacques était un citadin, un musicien, du reste, un demi-dément, et qui ne craignait pas d'être un passionné, ce qui lui a assuré tant d'audience. C.-F. Ramuz, si retenu, avec la terrible pudeur et le sens de l'humour, — utile pour la sauvegarder —, qu'ont les hommes de la campagne, C.-F. Ramuz est le contraire de l'homme des *Confessions*.

[...]

«Il faut envisager qu'on est petit, mais tâcher de faire quand même avec cette petitesse quelque chose de grand: une chose qui a une certaine grandeur, car elle peut ne pas être grande par les dimensions, mais les dimensions ne sont pas seules à compter, et il y a l'intensité qui est aussi une grandeur. On m'a souvent accusé d'étroitesse d'esprit parce que j'ai cherché à me contenter d'un espace lui-même matériellement très étroit; je prie qu'on veuille bien voir que je ne l'ai jamais envisagé que comme une base, une espèce de tremplin d'où s'élancer, y revenant toujours mais pour toujours le quitter; un point d'attache, mais un point de départ. Je prie de voir que je n'ai jamais oublié qu'autour de moi il y avait le monde et l'immensité du monde.»⁸

Point de départ? Oui, départ, pour le seul voyage qui compte: la découverte de la Création, et de la créature première: l'homme, sa destination, ou du moins son attente.

[...]

⁸ C.-F. Ramuz, *Découverte du monde*, ed. cit., t. XX, pp. 145-146.

Le site de Ramuz

Voilà la ligne de Ramuz: vivant en son pays, il exprimera son peuple, le drame de son peuple, et tant pis si ce drame est sourd et larvé, le drame de la quête obscure, son propre drame à lui-même. Drame de ce que nous proposent ces espaces de lumière et de printemps: puis, heurtés par les choses, ramenés par elles à notre condition paysanne, nous ne savons plus si nous pouvons y croire.

Quelquefois, — c'était bien son droit —, il s'est donné le bénéfice d'une action dramatique qui s'était déroulée tout de bon en son canton: la mort sous les balles des gendarmes d'un honnête brigand qui fabriquait de la fausse monnaie en or véritable; l'éboulement d'une montagne sur des pâtres, et l'un d'eux arrive à se tirer vivant des débris de son chalet; mais le drame n'est pas dans ce sauvetage — Ramuz ne le conte même pas —, il est dans la grandeur du pâtre qui se croit appelé à sauver son compagnon, et se trouve envoûté par la catastrophe. Ou encore l'attente de tout un village qui se demande si le soleil va revenir au bout du long hiver, si ne va pas surgir le jour de l'apocalypse, que suivront, annoncés par les livres saints, vaguement promis par les pervenches et la candeur des beaux nuages, les temps nouveaux. Thème proprement ramuzien de la peur et de la promesse, confluence particulière de son tempérament et du songe de son peuple, protestant et pastoral.

Voilà la grande ligne de Ramuz.

«Je reprenais l'exemple d'Eschyle, me disant: s'il était né en même temps que moi et dans le même pays que moi (qu'on excuse ce que le rapprochement peut avoir de prétentieux, mais il était surtout naïf): est-ce qu'il écrirait les *Perses*? Mais alors qu'écrirait-il?»⁹

D'abord, j'ai dû être ingénument surpris par le côté ville d'eaux de Pully, par cette terrasse, ce lierre, ces prunus, ces échappées sur l'étenue bleue où vogue une barque à voiles. Par la trop jolie vue, — et Ramuz n'a-t-il pas marqué la volonté de lui tourner le dos dans son œuvre?

Seulement, elle n'est pas que jolie: elle est grande. Et dans l'œuvre de Ramuz, cette grandeur est infuse comme une veine d'eau dans l'herbage.

Peut-être, comme à Jean-Jacques, un fort sentiment de la nature lui a-t-il donné quelque éloignement pour les humains? Ne lui était plus tolérable qu'une certaine impersonnalité, cette majesté élémentaire, qui fait des paysans, comme il l'a dit, des êtres comparables aux rois de

⁹ Ibid., p. 147.

Racine. Celui qui s'entretient avec les monts, qui voit en leurs solitudes sa vraie patrie, qui se plaît à leurs teintes de fleur, à la liberté et à la limpidité de leur air, ne sait pas beaucoup se plaire au commerce des hommes, — surtout des hommes menant le jeu des positions et des préentions. Aimer la nature sauvage porte peu à goûter la comédie humaine, donc la compagnie humaine.

Tout de même, que C.-F. Ramuz ait si peu parlé du grand site, qu'il n'ait pas mis davantage ces alpes dans ses livres, dans sa vie, me laisse une surprise. J'ose demander s'il leur donnait quelque peu de son temps?

«Il s'intéressait plus au lac qu'aux montagnes», dit M^{me} Buchet-Ramuz.

Il s'intéressait à son peuple et au site de son peuple. Les monts sont un peu trop devenus le site des touristes. Il y avait certainement chez Ramuz un parti-pris sévère de rejeter l'ornement, l'azur et l'argent que tant d'imbéciles ont gâché, de retrouver nu et pur ce qui est terrien, ce qui est humain.

Les cyprès de Pully

Ensuite, du jardin secret, nous sommes allés à l'autre jardin, plus secret encore, le jardin dernier.

Au cimetière de Pully se voient de belles courbes de gazon, des fleurs de pensée jaunes; et les monuments bas, et simples n'enlaidissent pas le lieu sous des cyprès magnifiques. Ils sont beaux, ces cyprès, compacts sans être massifs, et l'on devine au cœur de leur fuseau de laine râche, un bois nerveux, odorant. Elancés comme une flamme de cierge, mais faits pour exprimer dans le plein jour l'ombre et la paix, ils montent devant ces monts qui sont de sapins et de pierre, qui semblent d'air aussi, et marqués au sommet de signes de blancheurs. Sur ces grands fonds alpestres, ce cimetière de hauts cyprès et d'herbe courte à fleurettes d'or, quelle chose pure, c'est, ce soir, quelle chose belle.

A C.-F. Ramuz mort, — il est mort le 24 mai 1947, et il a été enterré le 27, il habitait Pully depuis vingt ans —, la municipalité avait offert la place la plus marquante: à gauche, dans le centre de la courbe. Les siens ont pensé qu'il serait mieux de lui donner une place telle quelle, entre les autres. Et la municipalité a très bien compris leur sentiment. Des gens du pays, du reste, ont été reçus des billets touchants et ces témoignages de sympathie qui ne trompent pas. — C.-F. Ramuz est là, à gauche, oui, du côté du cœur, — sous un grand et très beau cyprès.

A terre, sans plus, comme une dalle, un rectangle de pensées: et à la tête de ce rectangle une croix de bois jaune: C.-F. RAMUZ. Pas de date.

Il est bien que les choses soient ainsi. Le corps de celui qui a écrit le *Chant des Pays du Rhône*, a été enterré là, devant le Rhône et son grand chant de vie. Car le Léman, ce n'est que le Rhône qui a pris du large, quelque chose comme un cœur, sur cette grande artère, qui part des montagnes, qui descend vers la mer, — et de la mer, par les nuées lui reviendront les eaux qui ruisselleront aux flancs des monts. Un fleuve, sa terre, sa civilisation, son peuple, l'attente de ce peuple, il a exprimé cela.

A cinquante pas de nous, les voitures, sur l'avenue de jardins font le bruit que ferait un coup de vent bref dans la feuille. C'est une après-midi de dimanche et sa circulation, aux portes de la ville. Celui qui gît là a mis dans son œuvre le plus vrai de ce pays et des vies qui s'y vivent, de ce peuple de vies terriennes, à peine entrevues, à peine imaginées: les peines, l'agitation inquiète, tout ce qu'il y a sous ce mot «vies», la recherche, la couverte angoisse. Il a revécu cette peine de tout ce qui vit, et en lui s'est formée la grande question, se sont formés le doute et l'hésitative réponse.

Cet homme, avec le battement sourd de son cœur, a vécu comme tous ces êtres couchés là, heureux, malheureux, cherchant, trouvant, se demandant encore. Mais il a pensé de plus près qu'un autre au drame de tous ces hommes, à la grande entreprise sans nom de ce pays et de sa gent — si l'on y songe, cette civilisation, cette forme que prend l'effort, quelle chose... Et ce train, tout mené par des commandes précises, mais qui, en fin finale, est parti pour aller où? Dans ce lieu-ci, devant ces vies humaines, cette vie du monde, cette vie de leur poète, qu'aurait-on à comprendre?

Les lettres reçues de Ramuz pendant la guerre le disaient bien atteint par la maladie. A diverses reprises un mot sembla marquer qu'il s'éloignait plutôt de la croyance? Ç'a été cela en ces dernières années. La souffrance l'a révolté, et surtout la diminution physique. Il s'est éloigné; puis il est revenu, dit celle qui l'a assisté alors, et qu'il voulait près de lui. Pour finir, il a retrouvé l'apaisement.

La croyance? Comme il est difficile de croire, en certaines semaines. Nous croyons, de par notre condition même, à ce que nous voyons et touchons. Ce que nous ne voyons pas, ne touchons pas, mais recevons d'un sentiment ou construisons par la pensée, et de façon précaire, souvent, ne fait lever qu'une croyance d'autre nature. Qui peut être bien diluée dans les jeux du sang et du sens, et selon les allées et venues de notre système organique, bien hésitante.

L'entreprise

Et la grande question, pourtant, la question des questions, *pourquoi y a-t-il quelque chose?* est d'un tel poids, qu'elle exige une réponse.

Ramuz a pensé la plus grande entreprise de vie: non pas seulement la nation, mais la nature: non pas seulement la civilisation, mais la Création. Comment ne pas voir que la Création est une espèce de soulèvement contre le néant? Depuis ce flux d'air de l'après-midi sur le lac, depuis cette coulée des eaux et ces soulèvements de roche, depuis ce lichen en rosette grise sur une pierre, cette herbe à tendres primevères, ou cette branche en fleur, jusqu'à ce ver qui pousse hors du terreau son filament, ou à ce vaste oiseau qui traverse l'espace lacustre, ou au petit chien qui jappe sous le mur, jusqu'à nous qui sommes là, la Création cherche, la Création monte. Et vers quoi monte-t-elle? N'est-ce pas comme une tentative de vaincre la mort? De l'élémentaire et de l'indéterminé jusqu'au complexe tout rassemblé en un corps, des eaux du lac à la personne humaine, c'est comme si la vie essayait de mettre au jour des créatures de plus en plus animées. L'obscur et merveilleux génie a de mieux en mieux triomphé de la dépendance: il a su pousser l'herbe, la faire verdir et respirer, ouvrir la fleur, la graine, reproduire les natures, les détacher de la terre, les faire courir, voler, bâtir leur corps, élaborer le songe, les sens, le sentiment.

Et tout cela, qui gagne de plus en plus sur la mort, de règne en règne, d'espèce en espèce, n'irait pas à quelque chose? Tout cela, de plus en plus capable de percevoir l'univers, de le connaître, de *lui répondre?*

Peut-être qu'avec l'être humain, le seul qui sache regarder, penser, aimer, la mort, à la fin, est vaincue.

Est-ce que toutes les métamorphoses, d'un plan de vie à un plan de vie plus haut, toutes les naissances, ne se font pas par un passage angoissé, ténébreux, — de la larve dans son cocon au-papillon, de l'œuf en sa coque à la poule, du foetus dans les entrailles maternelles à l'enfant? La mort ne serait qu'une naissance par où notre vie débouche-rait sur une vie dont le sentiment et la pensée sont l'apprentissage?

Est-ce trahir Ramuz que de tracer ce schéma? N'a-t-il pas vu dans le paysan l'homme premier, parce que l'homme qui s'est fait le servant de la vie organique? Le paysan n'a pas à bâti un système: il collabore à la Création, il est dans la voie même de la certitude.

Ramuz s'était donné à l'amitié de la grande nature. Il a eu le sens de ce génie dont les œuvres, tellement plus profondes que celles du génie, murmurent une parole de confiance.

Et on l'imagine dans le sombre passage de la maladie, arrivant à l'apaisement comme à un espoir qui n'ose s'exprimer.

Devant lui, devant son œuvre, son destin, il est forcé que la pensée aille en grand air.

Il reste un de ceux qui ont su mettre le mystère en son plein jour, ce qui est plus vrai que de le masquer par quelque brutal artifice d'éclairage. Mais lui-même il a voulu garder le secret de son choix intérieur, — a-t-il tout à fait choisi, dans ces aller-retour que connaissent tous les humains? — et la première chose sera de respecter le silence de ce grand taciturne.

Qu'il reste charnière de deux mondes, entre croyance et incroyance, valeurs terriennes et pouvoirs logiques, comme il est ici entre le Rhône suisse des monts encore sauvages, et le Rhône français des plaines, canalisé, domestiqué.

Ce qui est sûr, c'est qu'il était poète, et qu'il a entendu la chanson de ces terrasses de céps, de ces eaux, de ces massifs, marqués au front de signes blancs qui semblent une promesse sacrée.

Ce ne sont pas tant des théories qu'il a suivies que sa poésie.

Le grandiose alpestre lui parlait, mais plus encore le portillon de tôle arrondi et découpé en dents, qui donne entrée dans la vigne, le coin sablonneux des pissenlits entre deux parapets, le chemin qui monte, avec son buisson, son talus de pervenches, l'escalier à rampe de fer d'une pauvre maison, sur la placette à quatre platanes; tout cela chargé de peine humaine et d'amitié humaine, avec les figures amères dans l'ombre, ou brusquement chauffées de soleil.

La mélancolie n'est que là, et je ne sais quoi de plus réservé, de plus mâle, qui n'appartient qu'à Ramuz.

Henri POURRAT.